

YVES CHEVRIER

J'avoue que j'y ai cru



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-45-7

Dépôt légal : 4^e trimestre 2018

© Les Éditions Sémaphore et Yves Chevrier
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

Du même auteur

Où il est le petit Jésus, tabarnac,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997

Écœure-moi pas avec ça, répondit Dieu,
Montréal, Éditions du CRAM, 1999

On ne patine pas avec l'amour,
Montréal, Éditions du CRAM, 2000

Ils viseront ta tête,
Montréal, Éditions du CRAM, 2004

Pourquoi je n'ai pas pleuré mon frère,
Montréal, Éditions de la grenouille bleue, 2009

*À mes colocos :
Michelle, Dominique, Gabrielle, Laurence et Clara.*

Le Promis

Je suis venu au monde les fesses en premier. Le corps et les jambes ont suivi, pas le reste. Je suis resté coincé là, la tête au noir et le derrière au froid. Dans une position pareille, on n'a pas idée de la réaction d'un si jeune cerveau, nullement habitué aux grandes épreuves. J'ai voulu regagner le milieu confortable d'où je venais. Voire retourner dans le néant. J'en étais aux premières lueurs de mon existence et, déjà, j'aspirais à son terme.

Puis on m'a délivré. J'ai fini par apprécier me retrouver du côté de la lumière, de l'air, des sons, des touchers et de la peau d'une mère qui me tapotait les cuisses et faisait du bruit avec sa bouche en soufflant sur mon ventre, comme elle l'avait fait pour mon frère avant moi. Je ne vivais que pour elle, son sein, son lait, ses bras, sa bouche, sa voix.

Quand la fille tant désirée est née un an plus tard, ça s'est gâté. Mon grand frère avait déjà eu le temps de prendre sa place. J'aurais pu me battre pour garder la mienne, mais comme l'augurait ma naissance, j'avais plutôt tendance à avancer vers l'arrière. Alors je suis devenu un quêteux de tendresse davantage qu'un bagarreur qui monte au front pour réclamer son dû. Faire le beau plutôt que le frondeur.

Nous étions rendus cinq à la maison, dont mon père, le plus gros morceau. Toute ma vie, j'ai conservé une photo de lui dans mon porte-monnaie, sur laquelle il nous entoure les épaules, mon frère et moi, alors tout petits bonhommes. À le voir planté entre nous deux dans son costume de camionneur, on a l'impression d'un chêne qui étend ses deux branches pour nous préserver du soleil cuisant. Du solide, mon père, un homme costaud, tendre et bon.

Il était mon idole. Je le suivais partout, comme ce jour où il s'appêtait à faire une opération de menuiserie dans le hangar du fond de la cour où il gardait deux chevaux en pension. Je me souviens très bien de la scène. Avec son vilebrequin, il perça quatre trous dans le mur, formant

un carré. Il prit une scie étroite et longue, et se mit à scier le bois d'un trou à l'autre. Je ne comprenais pas pourquoi il faisait ça. Mais quand le panneau est tombé à l'extérieur et que j'ai aperçu le jour, j'ai applaudi. Tout aussi fier de mon émerveillement que d'avoir réussi, mon père me prit dans ses bras et me fit passer délicatement par le trou, qui allait servir à sortir le fumier de l'étable. De tout ce que j'ai vécu avant mes six ans, ma mémoire n'a retenu rien d'autre que cette apparition subite d'un trou de lumière dans le mur d'une étable sombre.

Très tôt, je me suis intéressé aux objets, à leur fonctionnement, à leur fabrication. Je me hasardais à ramancher ce qui était démanché. Tout le temps. C'était plus fort que moi : même haut comme trois pommes, je ressentais le besoin de réparer. Depuis un bout de temps, ma mère talonnait mon père pour qu'il fixe la gouttière du toit qui s'était décrochée et par où l'eau fuyait, juste au-dessus de la porte d'entrée. Malgré mes huit ou neuf ans, je me suis hissé là-haut par le toit de la remise et j'ai remis la gouttière en place. Une affaire pour me casser la gueule et me faire chicaner de belle manière. « Tu aurais pu te tuer ! » répétaient sans cesse mes parents, hébétés. Mais j'avais réussi à les impressionner, surtout ma mère.

À l'automne de la même année, une réalisation de plus grande envergure s'est ajoutée à ma fiche. Je proposai à mes parents une nouvelle façon de retenir la neige et de délimiter le contour de la patinoire dans la cour de la maison. Nos planches d'une quinzaine de centimètres de large faisaient un peu trop colon à mon goût. À l'usine où mon père travaillait, on jetait les boîtes en bois dans lesquelles leur étaient livrés les bouchons pour capsuler les bouteilles de 7Up. Les deux extrémités, solidement rivetées, étaient toutes désignées pour servir de bandes de patinoire et juste assez hautes pour que nous puissions pratiquer nos *slapshots*, à la Boum Boum Geoffrion.

Je me suis mis à la tâche avec mon grand frère. Un défi de taille nous attendait. Puisqu'un coin de la cour était en pente, l'eau d'arrosage

s'était toute ramassée dans cette partie basse l'hiver précédent. Il avait fallu attendre à la fin de la saison pour obtenir une glace à niveau. J'ai eu l'idée de clouer les bandes de cette partie de la patinoire dans le haut des équerres fixées au sol pour que, une fois la neige accumulée là, arrosée et gelée, la glace soit tout de suite de niveau. Ça donnait une drôle d'emmanchure, mais j'étais fier du résultat.

Même ma mère s'est mise de la partie. Elle convainquit son frère électricien de venir nous installer des lumières pour que nous puissions jouer au hockey le soir, comme chez les Beaulieu à l'autre bout de la ville. Trois fois cent cinquante watts, ça éclaire une patinoire familiale et illumine le cœur des enfants. Il fallait des abat-jour, le ciel n'avait pas besoin d'être éclairé. Je réussis à trouver un vieux moule à gâteau rouillé, une boîte à biscuit ronde et une chaudière trouée, que nous avons fixés au-dessus de chacune des ampoules. Le jour, ça faisait peur aux oiseaux. Le soir, quel tableau!

Je rêvais d'un avenir d'ingénieur ou d'architecte. J'étais bâti pour manier des matériaux, les organiser, leur donner une fonction. Ma tête et mes mains faisaient une belle paire. N'avais-je pas hérité de la créativité de ma mère? Cette femme avait des doigts de fée. Je passais de grands bouts de temps à lui faire la cour, assis sur le tabouret à côté de la table où elle confectionnait des tartes, des galettes ou des beignes, fasciné par sa manière de rouler la pâte. Comment parvenait-elle à obtenir une pâte si légère en aplatissant les abaisses avec autant d'énergie et de conviction? Sa façon de retrancher l'excédent, une fois la tarte recouverte, et d'en décorer le contour m'impressionnait. Un magicien ne m'aurait pas plus ébloui. Quand elle posait ses mains sur les miennes pour m'apprendre à découper les galettes avec un verre enfariné, c'était du gâteau! Peut-être étais-je parvenu à prendre autant de place que ma petite sœur dans son cœur, finalement...

La petite bolée, elle, savait toutes ses réponses de catéchisme. Elle débitait ça comme les noms de ses frères, ses cousins, cousines, oncles

et tantes, sans hésiter. Je l'enviais. En catéchisme, j'étais nul. Et pourtant, la pression pour assimiler le bagage religieux était très forte. Tout le monde y tenait : mes parents, mes professeurs, la parenté, la société au grand complet!

Dans ma ville, comme ailleurs au Québec, la majorité des gens étaient catholiques pratiquants et somme toute heureux de l'être. Rares étaient ceux qui ne croyaient pas en Dieu. Les fidèles des deux ou trois églises protestantes de la Grande Rue avaient le même Bon Dieu que nous, à ce qu'on disait. Le dimanche était jour chômé pour tout le monde; le repas familial du midi était sacré, tout autant que la messe, où on devait se présenter à jeun si l'on voulait communier à la sainte hostie et ainsi consolider son état de grâce, condition recherchée par le chrétien moyen. Ceux qui restaient couchés ces matins-là étaient considérés des tièdes, des gens de peu de foi ou des contestataires. Mes parents, sans être des rongeurs de balustrades, figuraient parmi les bons chrétiens de la paroisse.

Au baptême, le catholique s'installait sur la ligne de départ de son parcours. Il était confirmé à l'adolescence, marié à l'église, fortifié par l'eucharistie, assuré des derniers sacrements et, au fil d'arrivée, gagnait le ciel, lieu de la grande rencontre et de la jouissance suprême. Il s'accommodait de ces rites et de ces croyances. Le crucifix, signe d'appartenance et assurance de protection, trônait dans sa maison. Dieu était un atout pour surmonter les épreuves et favoriser son bien-être intérieur. Il était évident que Dieu avait créé le monde en six jours, et de bon ton de s'émerveiller devant sa nature, de la plus minuscule bibitte jusqu'à l'insondable ciel étoilé. Toujours paternel et attentif, il avait délégué son Fils pour faire comprendre comment il nous aimait. Mais attention! Il avait aussi fait pleuvoir le feu sur Sodome et Gomorrhe, provoqué les plaies d'Égypte et, à Rigaud, changé les patates en roches dans le champ d'un paysan qui cultivait sa terre le dimanche. En ce temps-là, l'enfer existait.

La morale qui découlait de ce système de croyances orientait le monde. Dieu t'aime, tu ne lui feras pas de peine, tu demeureras en bon terme avec lui, tu zigzagueras à travers la liste des péchés compilés par l'Église et tu t'arrangeras pour retrouver la paix en confessant tes fautes. Tout cela compris dans l'incontournable petit catéchisme sous la forme de cinq cent huit questions et réponses à mémoriser au cours des sept années du primaire.

À la maison, après le souper, nous faisons nos devoirs sur la table de la cuisine avec ma mère et apprenions nos leçons dans le salon avec mon père. Je me présentais à lui avec le manuel de catéchisme en main, pas très sûr de moi. Ces damnées réponses, il s'apercevait vite que je ne les savais pas. Il me renvoyait les apprendre. C'était peine perdue. Je mettais plus d'ardeur à résoudre un problème d'ajustement de gouttières qu'à mémoriser mes matières. À l'école, à la maison, sur les terrains de jeu, je réservais mes efforts pour les parties gagnées d'avance.

Je n'étais pas à proprement parler un paresseux. Avec ma peur de franchir le seuil de mes premières défaites, j'étais bâti pour laisser gagner plus gros, plus fort et plus tenace que moi. Tout à fait l'acteur idéal pour le scénario d'un tête-à-tête avec Dieu, le Tout-Puissant et Tout-Aimant, l'omniprésent à la maison, à l'église, à l'école, à la radio, dans les journaux, sur le calendrier, dans les fêtes, dans le deuil, partout. Je n'étais pas équipé pour dire non à une force pareille. Il s'est infiltré dans mes failles, au creux de ma mollesse au combat et de ma quête de tendresse. Il est habile. Il se présente bien. Il parle au cœur, un peu surnois mais bon, très bon. On est porté à le croire.

L'histoire de notre relation a débuté très tôt, avant même que j'entre à l'école.

Comme tous les enfants des familles catholiques qui fréquentaient l'église le dimanche — la mienne avait un taux particulièrement élevé de dévotion —, je croyais fort à son existence. Nous faisons bon ménage tous les deux, je lui parlais, pour le remercier ou lui demander des

choses. Je lui faisais confiance. Peu à peu, je me suis imaginé qu'il exerçait des pressions sur moi pour que je travaille pour lui quand je serais grand. Que j'entrerais à son service et porterais une soutane comme les prêtres respectables de ma paroisse. Lorsque ma mère me priait de dire aux monocles ou aux matantes ce que je ferais plus tard, je répondais gentiment : « Un bon vieux curé de campagne ». D'où tenais-je cela ? De la petite flamme que Dieu avait allumée en moi à mon insu ? De l'appel soufflé par ma mère récitant chaque soir en famille une prière pour que Dieu choisisse un prêtre parmi ses garçons ? Ou de la suggestion camouflée par le « kit pour dire la messe » que mes parents m'avaient offert à mon anniversaire ? Dans ma petite tête d'enfant, c'était fabuleux d'imaginer que le grand jardinier avait choisi mon terreau pour y déposer une semence qu'il ferait germer et entretiendrait. Je n'aurais qu'à la regarder pousser. Par-dessus le marché, Jésus avait promis à ses apôtres le centuple en ce monde et le paradis assuré à la fin de leurs jours. Ce n'était pas rien.

Le métier de bon vieux curé de campagne supposait que je ne me marierais pas, que je n'aurais pas d'enfants et que je manipulerai plutôt des vases sacrés que des outils de construction. C'était synonyme de gros sacrifice. Depuis quand rêve-t-on de faire des sacrifices ? La plupart des enfants rêvent d'une carrière qui les emballe et fait briller leurs yeux. J'ai plutôt accusé le coup et vécu tout mon cours primaire avec la voie de la vocation dans ma cour arrière. Je n'étais pas malheureux. Je pressentais que ma mère en serait heureuse. C'était un sacré beau cadeau à lui faire.

Parallèlement à ce qui se jouait sur mon terrain privé, je filais ma vie publique de bon petit garçon qui, dès sa première année d'école chez les religieuses, se pointe tous les matins au couvent, à sept heures, pour servir la messe que le vicaire de la paroisse venait célébrer exprès pour les sœurs. J'ai dû m'y rendre à reculons certains matins d'hiver. En tout cas, j'ai appris avec fierté les répons de messe en latin : *Ad Deum qui laetificat juventutem meam*, « Vers Dieu, qui réjouit ma jeunesse ».

À six ans, j'étais envoûté par cette ambiance étrangère dans laquelle je pénétrais tous les jours : la cloche qui résonnait très fort à mes oreilles lorsque je pesais sur le bouton à l'entrée, les corridors très larges couverts de prélatris cirés amoureusement par les sœurs et aussi luisants que ma patinoire fraîchement arrosée, le majestueux escalier que j'empruntais à la suite de la petite sœur sacristine et, surtout, l'atmosphère sacrée de la chapelle où une vingtaine de religieuses en méditation, agenouillées et têtes baissées, se disposaient à recevoir le pain de Dieu que le prêtre allait consacrer avec le vin dans des vases en or. J'étais le petit page de circonstance, vêtu d'une soutane et d'un surplis blanc qui, au nom de toutes ces sœurs assemblées, donnait la réplique en latin aux prières du célébrant. C'était beaucoup de poids sur les épaules d'un enfant de six ans. Tout ce bagage neuf aurait pu me rebuter, il m'a séduit. Le sacré m'a fasciné.

Sans que mes parents m'y forcent, je suis entré dans la confrérie des enfants de chœur. Le dimanche, à la grand-messe, nous étions une quarantaine de petits garçons qui, comme les moines dans les abbayes, font corps avec le célébrant pour louer Dieu. Nous étions privilégiés de participer de si près au mystère qui s'opérait devant nous. Cela ne m'empêchait pas d'être parfois longuement distrait et de m'occuper davantage à décaper les gouttes de cire de cierge incrustées dans mes manches de soutane qu'à m'attarder aux vapeurs divines symbolisées par l'encens. La graine mûrissait sans trop que je sache comment elle allait pousser. Je n'avais aucune idée de ce qu'un bon vieux curé de campagne pouvait faire du lundi au samedi.

Au cours de ma cinquième année d'école, j'ai fait une expérience bouleversante qui allait apporter un début de réponse à cette question et m'ouvrir les yeux sur un tout autre type de relation aux autres. Je me souviens très bien où j'étais placé dans la classe. Je vois encore le grand Farley partir de la dernière rangée et s'amener au tableau, à la demande du professeur, pour résoudre un problème de calcul. De sa baguette, le

frère lui indiqua les chiffres à multiplier. À cause de sa timidité ou de son ignorance, Farley restait muet. La réponse était facile, pourtant. Il n'osait même pas avancer un chiffre. Pour lui rafraîchir la mémoire, le gros frère en soutane lui donna un petit coup de baguette pas bien malin sur les fesses. Ce n'était pas l'habitude de ce frère de taper les élèves. S'était-il levé de mauvaise humeur ce matin-là ? Ou avait-il pris Farley en grippe ? Au premier coup de baguette, l'enfant sursauta, mais ne répondit rien. Alors le frère s'impacienta et le frappa à nouveau sur la fesse, juste à l'endroit de la poche où se trouvait le chapelet de l'élève. Au troisième coup, la poche se perça et le chapelet commença à sortir. Le grand Farley ne bronchait toujours pas. Ce n'était pas drôle, mais la majorité des élèves de la classe se mirent à rire de la scène. Plus la baguette s'abattait sur la fesse, plus le chapelet pendait. Les larmes coulaient sur les joues de Farley. Les autres enfants se moquaient de sa peine. Farley n'avait pas d'emblée beaucoup d'alliés : il n'était pas le plus talentueux de la classe, ni le plus éveillé, ni le plus propre. J'espérais très fort que le frère cesse de frapper. Je n'avais pas le courage de me lever pour crier mon indignation. Je me désolais de la situation en silence. Je n'avais jamais été confronté à une détresse humaine pareille de ma courte vie. Je compatissais à la souffrance de Farley ce jour-là, par pitié sans doute. J'ai tout de même trouvé la force de résister à la vague de moquerie qui m'entourait. J'étais différent des autres. Pour moi, la risée n'était pas la solution : c'était s'éloigner de Farley, alors qu'il fallait s'en approcher, et l'aider si possible...

Cloué à ma chaise, les deux coudes sur mon pupitre, la tête dans mes mains, les yeux fixés sur le visage de Farley en pleurs, j'étais subjugué par ma sensibilité aux malheurs des autres et en même temps surpris qu'elle me fasse vivre autant de solitude. Qu'allais-je faire avec ça dans ma vie ? Me contenter d'être témoin ? Me grouiller pour intervenir ? En aurai-je l'audace ? Avais-je reçu cette qualité en même temps que

ma vocation? Cela aurait-il quelque chose à voir avec la job d'un curé
durant la semaine?

Le Fier

Dans le petit catéchisme, on définissait les anges comme des *serviteurs de Dieu*. J'avais accepté d'en devenir un. Pas un ange, un serviteur. En arrivant en classe le matin, on nous faisait réciter les *Actes* en guise de prière : acte de foi, de charité, de contrition, d'espérance, d'humilité. Un par jour. Celui d'humilité tombait le vendredi et me chicotait un petit brin :

*Mon Dieu, je ne suis que cendre et poussière.
Réprimez les mouvements d'orgueil qui s'élèvent en mon âme.
Apprenez-moi à me mépriser moi-même,
Vous qui résistez aux superbes
Et qui donnez votre grâce aux humbles.*

Je ne comprenais pas pourquoi je devais apprendre à me mépriser. Les anges n'auraient sans doute pas accepté de réciter cette prière. Étaient-ils à ce point si peu respectueux d'eux-mêmes ?

L'humilité, proche parente de la soumission, ennemie jurée de l'abominable orgueil et assurance de tranquillité intérieure et de paix sociale, était à la mode et prêchée en chaire par les curés. De concert avec les évêques, Duplessis battait la mesure des valeurs traditionnelles menacées. Il était périlleux d'écouter la musique des ténors des libertés individuelles, de l'accomplissement personnel, d'une morale plus humaine, des droits des femmes et des travailleurs. Ces « mauvaises têtes » s'imposaient déjà trop. Le bon peuple avait traversé et vaincu tant d'épreuves, il avait conservé ses institutions, sa langue et sa religion. Que voulait-il de plus ? Soyons humbles ! Gardons notre place au soleil. Jésus avait promis que « les humbles posséderaient la terre ».

Malgré tout, je ne me suis jamais embarrassé de cet *acte d'humilité*. Trop fier-pet. Je tenais cela de ma mère, cette femme racée, intelligente, habile de ses mains et meneuse d'hommes, qui portait la tête haute le

surnom de reine du foyer. Je voulais être sinon le roi de la place, du moins un prince. Et j'en portais l'habit.

J'avais besoin d'une veste pour l'école. Vu que ma mère fabriquait nos vêtements et qu'elle n'avait pas, dans ses armoires, de tissu pour confectionner une veste semblable à celles de tous les garçons de ma classe, elle m'offrit de la tailler dans la doublure du manteau d'hiver de mon grand-père, de couleur verte. Tout le temps qu'elle découpait les pièces et les assemblait, je l'observais, assis à côté du moulin à coudre.

Je me vois encore dans le miroir, un beau narcisse s'admirant dans sa nouvelle tenue. Une pièce unique, griffée en plus.

Malheureusement, cette belle pièce de vêtement allait avoir un destin tragique un vendredi matin de juin. Pour me rendre à mon école de garçons, je croisais les filles qui se dirigeaient vers leur école. Je ne sais quelle idée m'a pris, mais j'ai décidé subitement de traverser la rue pour aller demander à une petite fille que je connaissais ce qu'elle avait dans sa boîte à lunch, dans l'espoir d'échanger des choses avec elle. Et bang! Un taxi m'a frappé. Mon linge s'est accroché au pare-chocs et la voiture m'a traîné sur une dizaine de mètres, pour me rejeter sur le côté à la fin de la glisse. Quand le véhicule s'immobilisa, je gisais à terre le long de l'auto avec un pan de mon beau jacket sous la roue. Je n'avais mal nulle part. Mon sac à dos m'avait protégé. Sous le choc, je ne bougeais pas, la tête près du pneu. Les enfants qui marchaient vers l'école s'attrouperent. Personne n'osait me toucher ni me parler. L'ambulance arriva enfin. L'infirmier me parla et m'apaisa. Lorsqu'il voulut me tirer de là, il s'aperçut que ma veste était prise sous le pneu. Il sortit son couteau et découpa ma belle veste de soie verte. Une fois sur la civière, voyant tous les enfants rassurés, je me foutais bien de mon *jacket*, trop fier d'être le miraculé vedette d'un accident d'auto.

J'avais été chanceux de m'en tirer ainsi. C'est providentiel, répétait ma mère à ses amies au téléphone. Un vrai miracle! Sans doute Dieu

s'était-il mêlé de cela. Il aurait pu me le manifester autrement : mon beau *jacket* était fini.

Ma réputation de miraculé m'a suivi un bout de temps. Puis j'ai usé de plusieurs astuces vestimentaires pour me démarquer. Ça ne m'en prenait pas beaucoup, juste un clignotant lumineux pour m'assurer de ne pas passer inaperçu. Bien plus qu'un caprice d'enfant, cette tendance à afficher ma différence allait longtemps donner du caractère à ma figure de serviteur et de quêteux de tendresse. De façon toute simple, je colorais mon destin.

J'ai longtemps eu honte d'être possédé par la vanité. Mais c'était ma revanche secrète sur la vie, comme si je criais à Dieu : « Si tu veux de moi, laisse-moi m'arranger à ma manière pour que je ne pâtisasse pas trop de tes exigences ! Tu vas devoir m'endurer de même. »

Plusieurs années plus tard, à la veille d'être sacré prêtre, je ne savais pas où j'aboutirais ni comment j'allais concilier mon personnage particulier et le sérieux appel à donner ma vie pour aider et bénir les Farley de ce monde. C'était trop tôt. Le bon évêque de Venise, Roncalli, venait d'être élu pape Jean XXIII et avait convoqué un concile, une brise légère de jeunesse soufflait sur Rome et laissait présager une ouverture d'esprit. Il n'en reste pas moins que l'Église monolithique du Québec demeurait rivée à sa traditionnelle coutume de miser sur les paroisses pour entretenir la foi de ses fidèles, et sur les collèges classiques et les séminaires en tant que champ de culture pour les vocations. Mes choix de carrière se comptaient sur les doigts d'une main : tu devenais prêtre de paroisse, professeur de collège, aumônier d'école ou d'hôpital, prédicateur ou, pour les aventuriers, missionnaire au loin. Il y avait bien quelques marginaux qui avaient poussé par-ci par-là. Le jésuite chanteur français, le père Duval, était populaire ici, sans parler de l'abbé Pierre et des prêtres-ouvriers. Et au Québec, le père Aquin avait acquis une telle réputation qu'on l'avait surnommé le Bon Dieu en taxi. Ceux-là tranchaient vraiment sur les autres. Je n'entretenais pas

une telle prétention. Juste celle de ne pas me couler dans les mêmes formes que tous les hommes en soutane noire que j'avais vus arpenter les corridors de mon collège et les trottoirs de mon village...